

Jean Bourgoïn (1925-2013) et les Expéditions polaires françaises

Né en 1925, Jean Bourgoïn devint ingénieur hydrographe de la Marine à sa sortie de l'Ecole polytechnique (promotion 1945). Il participa, en tant que géodésien, à la campagne d'été 1950 des Expéditions polaires françaises (EPF) au Groenland. Cette expédition fut conduite par Paul-Emile Victor, assisté par Gaston Rouillon (responsable de la logistique), Michel Pérez (chef de la section de glaciologie) et le colonel Jean Nevière (chef de la section de géodésie). Elle avait été précédée et préparée par deux campagnes :

- celle de l'été 1948, qui avait établi un chemin d'accès à l'inlandsis à partir de la baie de Quervain (ou baie de l'Eqe), sur la côte ouest ;
- celle de l'été 1949, qui avait permis de construire la Station centrale (par 70° 55' N - 40° 38' W, à plus de 380 kilomètres de la côte occidentale, à 2960 mètres d'altitude), non loin de Eismitte (« au cœur des glaces ») où hivernèrent, dans des conditions terribles, trois membres de la tragique expédition Wegener de 1930.

La campagne de l'été 1950 avait pour buts principaux :

- d'évacuer la première équipe des 8 hivernants 1949-1950 et de la remplacer par une seconde équipe de 9 hommes, en vue de l'hivernage 1950-1951 ;
- d'intensifier les observations scientifiques entreprises au cours des deux campagnes précédentes.

La section de géodésie comptait quatre membres : Jean Nevière (son chef), Jean Bourgoïn, Maurice Grisoni (tous deux géodésiens) et Jean de Riquer (assistant). Elle fut accompagnée par un mécanicien, Paul-Emile Voguet qui, succédant à Robert Guillard en tant que chef d'hivernage à la Station centrale, fut remplacé à la descente par Camille Marinier (hivernant 1949-1950).

A cette époque, n'existaient ni les ordinateurs, ni les satellites artificiels qui, entre-temps, ont apporté une avancée décisive dans les méthodes d'observation et d'étude de la Terre, la géolocalisation et l'altimétrie. A titre d'exemple, pour déterminer les coordonnées d'un lieu, les géodésiens des années 1950 devaient faire des observations astronomiques par ciel dégagé, suivies de longs et laborieux calculs.

Les géodésiens jouèrent un rôle d'éclaireurs chargés d'ouvrir, de baliser et de cartographier l'itinéraire pour leurs camarades des autres disciplines et des expéditions suivantes.

Mais l'essentiel de leur contribution scientifique fut le nivellement géodésique de l'inlandsis, c'est-à-dire l'étude de son profil. Complétant les données de la section de géophysique et de sismologie, celui-ci permit un progrès majeur dans la connaissance de la calotte glaciaire du Groenland : le substrat rocheux ressemble à une vaste cuvette que bordent les chaînes montagneuses des nunataks et dont le fond, garni de dômes et de crêtes, se trouve en moyenne proche du niveau de la mer (il ne s'enfonce pas à plus de 300 mètres en dessous de ce niveau, et non pas à 1000 mètres, comme le prévoient certains modèles à l'époque).

Enfin, grâce à la comparaison des positions de certaines balises entre 1949 et 1950, la section de géodésie entreprit de mesurer le déplacement de la calotte glaciaire. Cet aspect dynamique fut développé ultérieurement par l'Expédition glaciologique internationale au Groenland (EGIG).

Il est difficile, aujourd'hui, de se représenter ce que furent ces temps « héroïques » des EPF. Fort de son expérience acquise en zone arctique pendant la seconde guerre mondiale, Paul-Emile Victor avait recours à des moyens de transport mécanisés : les véhicules à chenilles weasels et les largages-parachutages de matériel sur l'inlandsis. En dépit de ces innovations, les conditions matérielles des premières campagnes conduites à partir de 1948 évoquent encore, par bien des aspects, les explorations d'avant-guerre : polyvalence du personnel, participation de tous aux corvées, longues marches à pied ou à ski, portage à dos d'homme, liaisons radio aléatoires...

Plusieurs épisodes mémorables marquèrent la campagne Groenland-1950 : l'entrée, à pleine vitesse, du phoquier Hillevaag dans le pack, la grave avarie d'hélice qui s'ensuivit et la dérive au milieu des icebergs dans le détroit de Davis, la longue escale forcée à Ivigtut, le navire de remplacement Force bloqué par les glaces lors de son arrivée en baie de Quervain, les retrouvailles avec la première vague d'hivernants, le retour hasardeux à travers la zone de fonte (qu'on a ensuite franchie en hélicoptère), les traversées de bédrières, les chutes de weasels dans des crevasses camouflées sous des ponts de neige, les hommes marchant devant les convois en sondant avec un bâton de ski dépouillé de sa rondelle, l'impossible descente dans le chaos de glace vive bordant l'inlandsis, l'abandon des traîneaux, puis des weasels, la descente d'une partie du matériel scientifique par des navettes à dos d'homme, les raids d'automne à haut risque pour récupérer véhicules et gros matériel, l'attente d'un improbable navire pour rentrer au pays, le long silence radio de Paris, la chasse pour compléter l'ordinaire fait de conserves Olida, l'accoutumance à l'idée d'hiverner sur place, et enfin la traversée vers l'Islande en octobre, avec des creux de 10 mètres et plus...

Quelques mois après son retour du Groenland, Jean Bourgoïn se maria et embarqua pour l'Afrique où il poursuivit son métier d'ingénieur hydrographe. Les dernières années de sa carrière furent consacrées à la direction du Service hydrographique et océanographique de la Marine (SHOM). Il n'oublia pas le Groenland. De ces mois passés au cœur d'un petit groupe solidaire dans un immense désert glacé, il garda le sentiment d'avoir vécu une expérience hors du commun, rude mais féconde. Il y noua des amitiés pour la vie. De 1967 à 1972, il fut le troisième président de l'Amicale des anciens des EPF (AAEPF), à la suite de son ami Albert Bauer.

Jean Bourgoïn retourna au Groenland en août 1994, invité par le spéléologue Janot Lamberton, avec quatre vétérans des EPF : Georges De Caunes (qui participa aux campagnes 1948, 1949 et 1951) et trois camarades de la campagne 1950 (Robert Chauchon, Robert Demoulin et Bernard Gaillard).

Venus de Jakobshavn (Ilulissat aujourd'hui) en bateaux Zodiac, ils firent une escale mélancolique sur l'île d'Atâ, parmi les maisons en ruine de ce hameau fantôme d'où venaient les Esquimaux qu'ils avaient connus dans les années 1950. Ils visitèrent le cimetière où les corps, déposés sur la dalle rocheuse, sont couverts de pierres amoncelées et d'un peu de terre. Des croix de bois, toutes de guingois, signalent ces sépultures.

Puis ils débarquèrent à Port Victor où ils furent assaillis par les moustiques. Le glacier Eqip Sermia, en recul, avait perdu de son éclat. Au Camp I, ils firent halte à la « cabane Victor ». Un peu plus loin, ils trouvèrent la plaque des EPF scellée sur un rocher, ainsi que la croix commémorant la mort accidentelle de leurs camarades Jens Jarl (représentant du gouvernement danois) et Alain Joset (chef de la section de géophysique) qui périrent le 4 août 1951, vers la côte est, à 100 km à l'ouest du Mont Forel, suite à la chute de leur weasel dans une crevasse. Ils parcoururent à pied la piste d'accès à l'inlandsis, tracée par les EPF, sur laquelle ils reconnurent les empreintes laissées par les chenilles de leurs weasels. Ils campèrent encore une fois au Camp II, au pied du glacier. La traversée de la moraine leur parut plus difficile qu'autrefois. Une fois sur l'inlandsis, ils utilisèrent un récepteur GPS (global positioning system) pour se rendre à l'endroit dont les coordonnées correspondent à celles du Camp III. Ils s'égaillèrent alors dans toutes les directions, à la recherche de quelque trace. Mais ils n'en retrouvèrent aucune et ne reconnurent pas le site.

L'année suivante, Jean Bourgoïn retourna une dernière fois en baie de Disko et à Port Victor, accompagné de son épouse Michelle.

Jacqueline Bourgoïn-Vu Tien Khang, le 28 janvier 2013
(d'après les notes et le journal de route de son père Jean Bourgoïn).